

TRAIT POUR TRAIT Edmond Durand est l'un de ceux qui ont sauvé des juifs pendant l'Occupation

Un héros ordinaire

Vianney Aubert

Il s'est préparé à raconter son histoire, celle toute simple d'un des 17 000 Justes des nations. Dans le petit appartement angevin au décor modeste, il a battu le rappel des souvenirs. Le maigre butin est étalé sur la nappe blanche, une photo de classe en noir et blanc, quelques lettres manuscrites à l'encre parfois délavée, les morceaux épars d'un passé longtemps oublié au fond de cartons. Pendant des années, Edmond Durand ne les a pas ouverts. Non par crainte d'une confrontation douloureuse mais parce que l'heureux et banal tourbillon de la vie - mariage, naissances, mutations et déménagements - s'était chargé de balayer le passé.

Ainsi allèrent les choses : à la Libération, les enfants juifs quittèrent l'abri sûr de l'internat de Castres dont il était le surveillant général, quelques lettres suivirent chargées de nouvelles et de remerciements, peu à peu elles s'espacèrent, et un jour elles cessèrent. Edmond Durand n'y prêta pas attention. Il tourna la page aussi spontanément qu'il avait caché ces enfants. « On continuait le métier, il n'y avait plus d'élèves juifs mais d'autres les avaient remplacés. »

Même avec le directeur de l'école François Houppé, qui avait organisé la cache des enfants, ils n'en parlèrent plus. Ils n'en avaient vraiment discuté qu'une seule fois. C'était à la rentrée 1943. La zone libre était

Son nom figure dans le Dictionnaire des Justes de France, distinction décernée par le mémorial israélien Yad Vashem (1).

occupée depuis plusieurs mois. « Tu vas recevoir une dizaine de juifs, tu diras aux autres que ce sont des réfugiés alsaciens », l'avait averti le directeur. Pas de longs discours, pas de questions. Tout était dit.

Sans aucune appréhension, sans aucun état d'âme, Edmond Durand avait joué le jeu. « On savait qu'on était dans une période noire. Il y avait les privations, le pain était distribué le matin pour toute la journée et on nous donnait des haricots blancs d'avant-guerre, cuits avec les larves noires de charançon à l'intérieur. Bon, dit-il en gonflant les joues, c'était une difficulté de plus. »

Les enfants juifs avaient une douzaine d'années, beaucoup d'entre eux parlaient un français approximatif, ils étaient arrivés en France dans les années 20 et 30, venant de Pologne ou d'Ukraine, ils se faisaient appeler Fred Aubert ou Daniel Béchard, ils restèrent au pensionnat une année scolaire sans être inquiétés. L'histoire tient en ces quelques lignes. Rien de plus.

Dans son récit, Edmond Durand fait l'économie de toute mise en scène. Pour un peu, on serait presque déçu. On s'attendait à plonger dans une épopée, à vivre au rythme des coups de théâtre, à retenir son souffle, à frissonner, à sentir l'odeur du danger. Rien

de tout cela. « C'était, dans des circonstances extraordinaires, une vie ordinaire », s'excuse-t-il. Il dit qu'il n'est pas un héros, que tout ça était une histoire de confiance et rien d'autre, qu'il a simplement fait son métier d'enseignant, que son attitude n'était que le fruit de son éducation.

Il était le fils unique d'un artisan de Dourgues au pied de la Montagne noire, à une vingtaine de kilomètres de Castres. Dans la famille, anticléricalisme et foi chrétienne faisaient bon ménage. « Les hommes étaient des militants politiques à l'échelle locale, de bons républicains radicaux. Ma mère, elle, était une chrétienne ouverte, elle avait été élevée chez les seurs à Albi. » Il avait été nommé à Castres en 1942, à l'école primaire supérieure, sur les bancs de laquelle il avait passé quatre années, c'était son premier poste, il avait 22 ans. Il enseignait, dirigeait l'internat, avait accepté de s'occuper un peu du secrétariat. « 90 heures par semaine », dit-il.

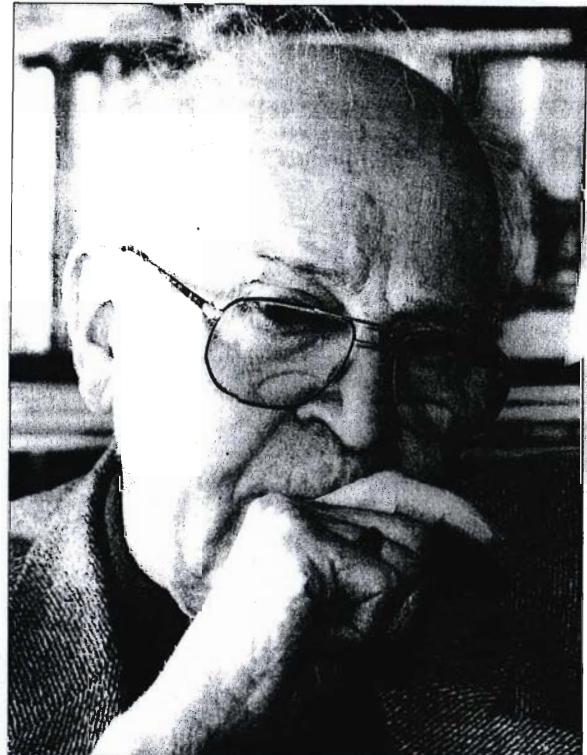
Pas le temps de s'interroger. Edmond Durand ne connaissait même pas le vrai nom des enfants juifs. « Mieux valait ne pas trop en savoir si vous étiez pris. » Jamais avec eux il n'évoqua leur situation. « Ils étaient dressés au silence. Ils ne se doutaient

même pas que je savais qu'ils étaient juifs. » D'eux d'ailleurs, il ne dit pas grand-chose. « Je ne les trouvais pas très gais. » Edmond Durand n'était pourtant ignorant ni des dangers ni de la situation des juifs.

Il avait été abonné à l'hebdomadaire Temps présent qui, avant d'être interdit par la censure, avait exposé les théories nazies sur les juifs. Il avait vu avec effroi les policiers de Toulouse débarquer dans son village natal et rafler des enfants juifs. « Les petits se tenant la main avaient été chargés dans des camions. Pendant que nous en discutions dans la rue, un copain nous avait glissé l'appel de Mgr Saliège. » « Les Juifs font partie du genre humain. Ils sont nos frères comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier », avait écrit l'archevêque de Toulouse dans une lettre pastorale en août 1942. Ce message épiscopal l'avait mis dans « l'état d'âme d'accepter ».

Aujourd'hui encore, il ne cherche pas à en savoir plus sur les angoisses de ces enfants. Par respect, certainement. Quand, en 1999, il a reçu le titre de Juste des nations, il en a retrouvé quelques-uns, ils avaient plus de 70 ans, beaucoup avaient perdu leurs parents dans les camps de concentration mais ils n'en parlèrent pas, préférant évocuer leur carrière. Les mots une fois de plus étaient inutiles.

(1) Dictionnaire des Justes de France, sous la direction d'Israël Gutman (Yad Vashem, 64, avenue Marceau, 75008 Paris et Fayard).



« Ils étaient dressés au silence. Ils ne se doutaient même pas que je savais qu'ils étaient juifs. » (Photo Richard Vialeron/Le Figaro)